

The book cover features a bright yellow background. A large, thick red brushstroke curves across the top and left sides, forming a partial circle. A thick blue brushstroke curves across the bottom and right sides, also forming a partial circle. The text is centered and presented in white rectangular boxes.

ALAIN

Propos
sur le bonheur

PRÉFACE D'EMMANUEL BLONDEL

Champs classiques

ALAIN

Propos sur le bonheur

« Tout bonheur est poésie essentiellement, et poésie veut dire action ; l'on n'aime guère un bonheur qui vous tombe ; on veut l'avoir fait. »

Thème philosophique par excellence, l'art d'être heureux fait l'objet d'innombrables ouvrages qui cherchent à en livrer les prétendues recettes.

À rebours de ces tendances, Alain décrit le bonheur comme le fruit d'un apprentissage, invitant à une hygiène de vie fondée sur l'effort et la sociabilité. Mettre à distance les passions et insister sur le rôle fondateur de la volonté pour gagner en sérénité : tel est le discours plein d'optimisme qu'il offre au lecteur d'aujourd'hui.

Dans cette leçon de philosophie appliquée, Alain nous propose une libre déambulation dans des propos qui, pour être courts, parfois légers, n'en sont pas moins d'une rare densité intellectuelle.

Préface et appareil critique d'**Emmanuel Blondel**, normalien, agrégé de philosophie, docteur ès lettres, administrateur littéraire de l'œuvre du philosophe et président de l'Association des amis d'Alain.

En couverture: © Bruce Christie/Getty Images.

Flammarion

Alain

PROPOS
SUR LE BONHEUR

Préface d'Emmanuel Blondel

Champs classiques

Pour Pierre Zachary

© Flammarion, 2022.
ISBN : 978-2-0802-6870-9
N° d'édition : L.01EHQN001240.N001
Dépôt légal : janvier 2022

PRÉFACE

Le jardin du philosophe

« Quel penseur que ce sauvage ! » s'exclamait Jaurès à la lecture des Propos d'Alain. On a peut-être peine aujourd'hui à associer la figure du philosophe à un tel sentiment, à cette heureuse stupeur qui pouvait saisir le lecteur de ces textes sobrement intitulés « Propos d'un Normand », obscurément signés « ALAIN », et qui paraissaient alors, quotidiennement, en première page d'un modeste journal de province, *La Dépêche de Rouen et de Normandie*. Pourtant ces Propos n'ont jamais manqué de lecteurs, et moins que tout autre ce recueil de *Propos sur le bonheur*, de loin le plus lu, le plus traduit, le plus aimé de tous les ouvrages du philosophe. Chacun a trouvé dans ces textes, quand il l'a voulu, selon sa sensibilité propre et sans encombrant guide de lecture, de quoi se nourrir. Toute incitation à lire serait bien pauvre au regard de ce qui a fait et continue de faire de ce livre une provision de force pour des générations de lecteurs. Alain entre aujourd'hui dans le domaine public ; et cela n'est pas sans rappeler la joyeuse libéralité qui lui fit adresser bénévolement ses textes, jour après jour, à ses amis radicaux de Rouen, avec pour seule consigne de n'en pas changer une virgule.

Platon avait ses Dialogues, forme neuve, jamais véritablement reprise ; Alain a créé le genre des Propos, dont on peut dire en toute rigueur que personne ne s'est fait

le véritable héritier. Il est rare qu'un auteur attache ainsi son nom à une forme, laquelle à son tour semble s'attacher jalousement à son créateur. Le paradoxe du succès de ce petit volume, c'est que le *Propos* semble, par nature, et aux yeux mêmes d'Alain, se prêter d'assez mauvaise grâce au rassemblement thématique. La dédicace de 1928 (p. 42-43) en témoigne, qui reproche au texte « des répétitions et une certaine uniformité de ton » avant de poursuivre avec une autre objection, plus grave parce que touchant le principe : « Ce genre des *Propos* a bien de l'artifice, hors du véritable journalisme. » Alain indique préférer « les choix qui n'ont d'autre règle que la préférence, et où l'on n'a point souci de l'unité ». Et de conclure : « À quoi bon écrire des volumes s'ils ne sont pas lus ? Et à quoi sert de les lire si le style ne transperce pas l'homme ? » Comprendre cette inquiétude et ces réticences demande quelques rappels préliminaires, qui nous feront pénétrer un peu plus avant dans la fabrique du philosophe, dans la singularité de sa démarche et de son écriture, et dans l'historique de ce « véritable journalisme » qui entendait, selon la formule d'*Histoire de mes pensées*, « relever l'entrefilet au niveau de la métaphysique ¹ ».

L'aventure journalistique : naissance des *Propos*

Alain, de son vrai nom Émile Chartier, fils de vétérinaire et natif de Mortagne-au-Perche, brillant lycéen, choisit par paresse la voie littéraire plutôt que les sciences. Il y gagne de rencontrer un maître, Jules Lagneau, au lycée Michelet de Vanves. Empreinte ineffaçable ². Normalien en 1889, agrégé en 1892, il est

1. Alain, *Histoire de mes pensées*, Paris, NRF, 1936, « Abstractions ».

2. La renommée, bien discrète aujourd'hui, de Jules Lagneau (1851-1894) fut en grande partie l'œuvre d'Alain lui-même, qui

nommé professeur au lycée de Pontivy, puis au lycée de Lorient en 1894. C'est à Lorient qu'il s'initie au journalisme, dans une perspective clairement militante. Il devient rédacteur d'une revue universitaire contestataire, participe activement à la Société républicaine d'instruction, ancêtre des Universités populaires, parcourant les campagnes pour promouvoir la République et la Raison contre la réaction et le cléricisme. La signature « Alain ¹ » apparaît pour la première fois dans *La Dépêche de Lorient*, journal des « Bleus de Bretagne », qui entend faire pièce à la très conservatrice *Croix du Morbihan*. C'est aussi à Lorient qu'il prend position dans l'affaire Dreyfus, tardivement il est vrai, après le procès de Rennes, en 1899 : « Quand il fut évident que les grands chefs s'honoraient presque d'une erreur, et en tiraient occasion de nous rappeler qu'ils nous gouvernaient, je me jetai dans la révolte, et je rattrapai mes amis dreyfusards ². » Alain, né à la fin du Second Empire, sentait mieux que personne à quel point la République, proclamée en 1870, confirmée dans la douleur lors de la crise

supervisa, en 1925, la parution des cours de son maître, qu'il avait partiellement rédigés dès 1898, ainsi que des quelques articles et fragments qu'il laissait à sa mort. L'essentiel en est aujourd'hui conservé dans le volume des *Célèbres Leçons et Fragments*, paru aux Presses universitaires de France en 1950, enrichi en 1964 par les soins d'André Canivez. En 1925 toujours, Alain fit paraître les *Souvenirs concernant Jules Lagneau*, qui vont bien au-delà de l'anecdote et offrent un regard saisissant sur « l'espèce de drame » qui habite et anime la pensée d'Alain. Jules Lagneau avait été l'inspirateur de l'*Union pour l'action morale*, fondée par Paul Desjardins en 1892, *Union* qui devait prendre en 1905 le nom d'*Union pour la vérité*, avant que Paul Desjardins n'inaugure, en 1910, les Décades de Pontigny, ancêtres des célèbres journées de Cerisy-la-Salle.

1. Alain ne s'est jamais expliqué sur le choix de ce pseudonyme. Il s'agit probablement d'un nom choisi pour être aussi courant que possible, même si le souvenir du poète Alain Chartier (1385-1430) a pu faire pencher la balance vers celui-là plutôt qu'un autre.

2. Alain, *Histoire de mes pensées*, *op. cit.*, « Lorient ».

de 1877, était jeune et mal assurée. On sait à quelle épuration de l'état-major, traditionnellement monarchiste, se livreront à la suite de l'affaire Dreyfus les ministères républicains, en particulier celui d'Émile Combes (1902-1905), qu'Alain soutiendra résolument.

Affecté au lycée de Rouen en 1900, le philosophe redevient journaliste pour soutenir dans *La Démocratie rouennaise* la candidature de Paul Ricard, radical, à la députation. Il y prend tous les visages, multipliant les pseudonymes au point qu'on ne reconnaît pas toujours sa plume dans ce journal de circonstance. À Rouen, il rencontre également Marie-Monique Morre-Lambelin – coup de foudre réciproque qui demeurera purement spirituel, Marie-Monique se dévouant d'emblée tout entière à l'œuvre de son « Jumeau ¹ », jusqu'à sa propre mort en 1941.

Nommé professeur à Paris dès 1902, Alain est rapidement sollicité par ses amis radicaux de Rouen, afin de soutenir par ses articles la très désargentée *Dépêche de Rouen et de Normandie*. Il y publiera, toujours bénévolement, de 1903 à 1905, des Propos hebdomadaires. « Propos du dimanche », « Propos du lundi » : le terme est adopté, même si la forme va évoluer, radicalement d'abord, progressivement ensuite. En février 1906, il prend la résolution d'en faire un rendez-vous quotidien. Le format, ou plutôt la contrainte, se fixe alors : deux pages d'une feuille pliée en deux, rédigées d'un trait, sans repentir – à l'écriture de se tasser et de se glisser dans les marges quand le contenu devient plus lourd. La règle demeurera jusqu'en 1936. 3 083 *Propos d'un Normand* signés « ALAIN » paraissent sans interruption du

1. Voir Alain, « *Cœur à cœur de jumeau* ». *Correspondance avec Marie-Monique Morre-Lambelin. 1901-1913*, Paris-Le Vésinet, Institut Alain, juillet 2010.

16 février 1906 au 1^{er} septembre 1914¹. Le dernier est écrit dans le train qui emmène le philosophe au camp de formation militaire de Joigny – car, à quarante-six ans, fidèle à une promesse de jeunesse², Alain s'engage dans cette guerre qu'il aura toujours dénoncée comme une folie. Nombre des présents *Propos sur le bonheur* en conservent d'ailleurs la trace.

En 1921, Alain renouera avec le genre, mais les *Propos* paraîtront pour l'essentiel dans la petite revue *Libres Propos (Journal d'Alain)*, éditée par ses disciples, Michel et Jeanne Alexandre en tête. Si l'écriture n'en est plus quotidienne (le temps des grandes œuvres est venu, et la revue est au mieux hebdomadaire), elle demeure soutenue. Près de 2 000 *Propos* seront ainsi écrits avant que la maladie ne porte un coup brutal, en 1936, à l'impressionnante fécondité littéraire d'Alain.

Dans les années qui précèdent la Grande Guerre, cette écriture journalistique, sous sa forme quotidienne, a peu à peu absorbé, avec l'énorme tâche de l'enseignement, toute son énergie créatrice. Elle l'a fait renoncer progressivement à une écriture plus académique, dont témoignent pourtant le *Spinoza* de 1900, constamment réédité, les *Dialogues de Criton* (encore un pseudonyme !) et les articles qu'il fait paraître sous son nom dans la très

1. L'édition intégrale de *Propos d'un Normand*, ainsi que l'essentiel du « Premier journalisme d'Alain » a été assurée par les soins de Jean-Marie Allaire, Robert Bourgne et Pierre Zachary pour l'Institut Alain (Paris-Le Vésinet, 1990-2001). L'immense travail de Pierre Zachary permet aujourd'hui d'envisager une édition scientifique intégrale des *Propos* d'Alain. La numérotation des *Propos* d'avant-guerre reproduit fidèlement l'ordre de leur parution dans les colonnes de *La Dépêche*.

2. Admis à l'École normale supérieure, Alain était dispensé de servir ; il s'était juré, en cas de conflit, de s'engager immédiatement. Promesse tenue d'autant plus facilement qu'il lui était insupportable de demeurer à l'arrière, avec les « vieillards » et les « gens de l'arrière » qui, à ses yeux, envoyaient les plus jeunes, et les meilleurs, mourir pour eux.

sérieuse – et très neuve – *Revue de métaphysique et de morale*. On peut également mentionner les contributions aux séances de la Société française de philosophie – interventions dont le *Bulletin* de la Société, comme d'ailleurs en partie le célèbre *Dictionnaire de la philosophie* de Lalande, conservent la trace. Cette littérature se raréfie progressivement. Des esquisses, parfois considérables, sont laissées de côté, voire brûlées. Le « véritable journalisme » absorbe tout.

Des Propos au recueil philosophique : l'aventure éditoriale

Dès avant la guerre, quatre recueils de 101 Propos sont publiés, imprimés à Rouen, chez Lecerf ou chez Wolf, en 1908, 1909, 1911 et 1914. En 1920 paraît « le premier recueil de grande librairie » – deux volumes rassemblant 355 Propos, choisis par son collègue du lycée Henri-IV Michel Arnauld, de son vrai nom Marcel Drouin, cofondateur de *La Nouvelle Revue française*. Les portes de la maison Gallimard sont ouvertes. Mais la guerre est passée par là. Alain – le pseudonyme régira désormais toute son œuvre – est devenu, au-delà du journalisme, l'auteur des *81 chapitres sur l'esprit et les passions* (1917¹), qui seront rebaptisés plus tard *Éléments de philosophie* ; de *Mars ou la guerre jugée* ; du *Système des Beaux-Arts*, textes rédigés ou commencés au front, en même temps que d'autres œuvres moins retentissantes,

1. La première édition porte encore en couverture la mention : « Par l'auteur des *Propos d'Alain*. » Elle est publiée à Nîmes, fief d'Auguste Fabre et de Charles Gide, épice de du mouvement coopératif, comme le seront les *Propos sur le bonheur* en 1925. De 1924 à 1926, trois Propos paraîtront chaque mois dans la revue *L'Émancipation*, organe du mouvement coopératif de « l'école de Nîmes ».

qui ne seront éditées qu'après sa mort. Même pour ces premiers ouvrages, c'est encore le format du *Propos*, et la résolution d'écrire jour après jour, et sans repentir, qui fera surgir le chapitre, matrice d'un ensemble au sein duquel, par-delà le plan prévu d'avance, chaque unité d'écriture vivra de sa vie propre, comme chaque *Propos* se referme en un sens sur lui-même, et entretient en même temps une correspondance profonde et parfois secrète avec tous les autres. On ne saurait penser l'idée de « système » chez Alain sans cette référence à l'écriture des *Propos*. Mais revenons à l'anecdote.

En 1925, lorsque Jo Fabre publie la première édition des *Propos sur le bonheur*¹, on a déjà vu paraître, outre les premières œuvres, les premiers recueils thématiques : *Propos sur l'esthétique* (1923, chez Stock), *Propos sur le christianisme* (1924, chez Rieder). Entre 1925 et 1928, la fécondité d'Alain est étonnante : recueils encore, les *Éléments d'une doctrine radicale*, doublés en 1926, par les soins de Jean Prévost, du *Citoyen contre les pouvoirs* ; la même année, *Sept Propos sur Jeanne d'Arc* chez le fidèle Jo Fabre, *Sentiments, passions et signes* chez Marcelle Lesage ; en 1927, *Esquisses de l'homme*, chez Helleu et Sergent ; mais surtout des œuvres, et quelles œuvres ! Les *Souvenirs concernant Jules Lagneau* paraissent en 1925 ; en 1927, c'est l'explosion : *La Visite au musicien*, *Les Sentiments familiaux*, les deux études sur Descartes, le tout dominé par la parution de ce chef-d'œuvre que sont *Les Idées et les Âges*, et qui demeure sans doute l'ouvrage qui aura demandé le plus d'efforts à Alain – trois ans de gestation, ce qui est exceptionnel. Et cela sans compter l'écriture des *Propos*, l'enseignement au lycée Henri-IV

1. Alain, *Propos sur le bonheur*, Cahiers du Capricorne (Cahier n° 1), chez Jo Fabre, « À l'enseigne de la Fantaisie », à Nîmes. Achievé d'imprimer le 2 avril 1925. Le volume fut tiré à 560 exemplaires.

et au Collège Sévigné. C'est donc un écrivain et un philosophe au sommet de son art et de sa puissance de travail qui révisé en cette fin d'année 1927 les *Propos sur le bonheur* pour leur donner leur forme définitive¹.

Comment comprendre alors le jugement d'Alain, si sévère en ses dédicaces, où il oppose les recueils thématiques à ceux « qui n'ont d'autre règle que la préférence, et où l'on n'a point souci de l'unité² » ? Il faut pour cela mesurer la tension que va faire naître la logique propre au recueil thématique au regard de l'ambition, affichée par Alain, de « relever l'entrefilet au niveau de la métaphysique³ » – formule elle-même délicate à interpréter.

Les premiers recueils (les quatre séries de 101 Propos, le choix de Michel Arnaud) furent de ceux « qui n'ont d'autre règle que la préférence⁴ » ; *Sentiments, passions et signes* et *Esquisses de l'homme*, plus cohérents mais tout aussi libres, sont de forme mixte, comme le seront plus tard les merveilleuses *Saisons de l'esprit*. Ces derniers recueils sont principalement l'œuvre de Marie-Monique Morre-Lambelin. D'autres amis en façonneront, Jean Prévost pour *Le Citoyen contre les pouvoirs* ou Michel Alexandre pour le tardif recueil *Politique*. Alain approuve, revoit à l'occasion, juge de façon plus ou moins sévère – on n'a pas trace d'un projet repoussé.

1. Alain, *Propos sur le bonheur*, Paris, Éditions de La Nouvelle Revue française, 1928. Achevé d'imprimer le 20 janvier 1928. 370 exemplaires pour l'édition « originale ».

2. Dédicace de 1928, p. 42-43.

3. *Id.*

4. Le seront aussi les deux volumes de Propos parus chez Gallimard dans la « Bibliothèque de la Pléiade », le premier en 1956 (740 Propos rassemblés par Maurice Savin), le second en 1970 (650 Propos sélectionnés par Samuel Sylvestre de Sacy). Les Propos y sont présentés chronologiquement, sans aucune contextualisation. « Voici, à mon jugement, l'un des plus beaux livres du monde », se réjouit, en 1956, André Maurois, qui avait été élève d'Alain au lycée de Rouen.

Souvent pourtant, la forme lui déplâit. C'est que, coupés de leur surgissement quotidien, réunis thématiquement, les Propos risquent de perdre l'essentiel de ce que leur conféraient les conditions de leur rédaction originelle. Ils y perdent d'abord leur singularité : donnant l'impression de s'organiser dans un ensemble, ils semblent se rapprocher, pour revenir à notre recueil, d'un « Traité sur le bonheur » qu'Alain n'eût jamais rédigé de la sorte. Focalisé sur la question du bonheur, le lecteur même court le risque de manquer ce à quoi *ouvre* réellement tel ou tel Propos. Surtout, à ne plus surgir à la suite de Propos consacrés à tout autre chose, chacun y perd aussi cette capacité de révéler, dans la succession apparemment chaotique des textes quotidiens, l'unité, moins de la « doctrine » que d'une certaine attitude, dont chaque Propos est une figure ; un geste exploratoire, un essai de former une pensée au contact de l'expérience sensible, ou du bruissement de notre vie commune.

À quoi sert en effet d'écrire ? Écrire – et cela sera d'autant plus vrai pour Alain après l'expérience de la guerre – doit d'abord permettre de cultiver en chacun le sentiment fraternel de l'appartenance à un même monde, un monde sensible, un monde humain où nous ne nous rejoignons, dans nos différences, que par l'authenticité de l'effort de chacun pour le percevoir, et donc pour penser, selon soi-même. Cet effort même est une expérience de bonheur, tant il est vrai, comme le disait Aristote, que « les plaisirs sont les signes des puissances ¹ », et que, comme le disait Spinoza (*Éthique*, III, 2), la joie signifie « le passage de l'homme d'une moindre à une plus grande perfection ». Loin de cette expérience heureuse de l'écriture qui appelle à l'expérience joyeuse de la pensée, loin de la rencontre que la juxtaposition des articles permet d'opérer, de liberté à liberté, avec cet

1. Propos 47, p. 142.

Autre qu'est le lecteur, le recueil thématique incitera toujours à une lecture scolaire, parce qu'il se donne, avec ses retours nécessaires sur des idées relativement proches, avec son insistance artificiellement créée par le rapprochement de textes initialement séparés, des airs de vouloir, par-dessus tout, présenter une thèse, renfermer une sagesse que l'auteur prétendrait déverser dans l'esprit du lecteur (« philosophie de cruche », disait le Socrate du *Banquet* de Platon), se ramener au développement d'idées générales. Or l'idée générale est rarement l'essentiel chez Alain ; elle est souvent un point de départ, un des matériaux qui vont nourrir le geste de l'écriture, et faire, pourvu qu'on la ranime, de ce geste un geste créateur. Ce que l'on pense à l'avance est mis à l'épreuve d'une expérience de récréation qui vise à ce « bonheur d'écriture » où surgit une formule, une phrase, une idée qui s'impose d'elle-même. Comme le reconnaissait Alain lui-même¹, cela ne marche pas toujours. La seconde dédicace indique encore : « "Bucéphale", le premier de ce recueil, est excellent ; d'autres ressemblent à une page de manuel². » Mais ils y ressemblent parfois d'autant plus qu'on les rassemble, et qu'y disparaît l'évidence du geste exploratoire.

« Relever l'entrefilet au niveau de la métaphysique » : le genre littéraire du Propos

Dans sa dédicace de 1928, Alain indique qu'on peut voir en chaque Propos « un travail pour refaire quelque concept, [...] un article d'un Dictionnaire des concepts »

1. *Histoire de mes pensées, op. cit.*, « Les Propos » : « Tel est mon tour d'acrobate, autant que j'en puis juger ; au reste je ne l'ai pas réussi une fois sur cent. »

2. Dedicace de 1928, p. 42-43.

(p. 43). Qu'on ne s'y trompe pas. Ce qu'il s'agit de rectifier ou de redresser, c'est, dans le même geste, notre perception du monde et notre usage des concepts, ou du langage, tout simplement. Cette rectification est le travail même de la perception, qui redresse les apparences confuses, et de l'attention, qui s'efforce de rectifier la première perception. Le Propos du 15 septembre 1934, « Le cormoran », nous le rappelle avec force. Cette tige de fer posée sur un rocher ne trompe que le naïf : tout homme averti, ou qui se croit tel, redresse l'apparence et y reconnaît le cormoran. Mais la forme reste immobile ; et, devant cette immobilité, l'homme averti lui-même comprend qu'il s'est trompé à son tour, et qu'il s'agit bien d'une tige de fer ; jusqu'à ce que la tige s'envole, révélant le cormoran. Ainsi ce travail d'interprétation et de redressement des apparences, par lequel la perception déploie et organise le monde autour de chacun, n'est-il pas sans risque, et s'annonce-t-il toujours à refaire. Le risque est joyeusement assumé dans l'écriture quotidienne, mais plus difficile à faire comprendre au lecteur qui souhaite s'abreuver de formules définitives. C'est bien là, sans doute, ce que signifie « relever l'entrefilet au niveau de la métaphysique » : montrer comment se produit l'idée à partir de la perception présente du monde, comment la perception se saisit du monde en s'efforçant de s'en donner la représentation la plus juste – ce qui revient à faire surgir d'un seul mouvement la pensée juste et le monde tel qu'il est.

Le recueil thématique incite presque mécaniquement à une autre lecture, à une autre attente. Comme pour compenser cet effet, bien des Propos ajoutés en 1928 procèdent de façon particulièrement visible d'un événement récent, d'un fait aisé à constater : Propos 4 (les temps de giboulée), 5 (l'ami au caillou dans le rein), 13 (l'accident de Luz-Saint-Sauveur en août 1923), 14 (le naufrage du *Titanic*), 15 (la mort du président Harding),

18 (essayez de penser *i* en ouvrant la bouche). Le Propos 57 revient par exemple sur le suicide de Charles Mouchel, collègue et ami d'Alain. Peut-être Alain s'est-il efforcé de retrouver ainsi un peu de cette « actualité » du Propos, un peu de cette solidarité du geste de l'écriture et de ce moment d'un monde perçu en commun d'où avait surgi une pensée, ici et maintenant, au jour le jour. Mais à ajouter ainsi des Propos, on renforce le sentiment de redite, là même où l'on essayait de restituer cette façon qu'a la pensée de se former à la surface de l'événement. Ainsi cette « actualité » des Propos est-elle souvent perdue. Les notes peuvent en donner une idée, lorsqu'elles contextualisent ; mais si elles évoquent un présent, elles ne sont pas ce présent ; aussi le mal est fait. D'où il faut comprendre que c'est le geste qui est à refaire, et qu'Alain a rejoint la cohorte des penseurs qui peuvent, mais désormais plus abstraitement, nourrir cet effort joyeux de réveil quotidien au monde qui nous entoure. Au lecteur de relever le défi, au contact de son monde propre.

Les Propos n'ont donc pas été composés pour former un tout ; ils ne peuvent « sans artifice » se ranger selon une progression méthodique. Ils s'assemblent par parenté de thème, de vocabulaire, de thématique, ce qui ne s'oppose pas à de fortes correspondances entre Propos éloignés (ainsi des Propos 7 et 25, qui reviennent sur les lignes de la main). On n'hésitera pas à recommander la libre circulation à l'intérieur du recueil, ce qui encouragera les retours, et la conscience que chaque Propos, en se refermant d'une certaine façon sur lui-même, ouvre pourtant à une pensée bien plus vaste, et possède sa manière bien à lui de nous renvoyer au monde. Imaginez Alain et Marie-Monique rassemblant les Propos, disposant sur la table les articles découpés dans *La Dépêche de Rouen* (car l'essentiel des manuscrits avait été dispersé) ou dans *Libres Propos*, examinant comment « sonnerait »

la succession de l'un à l'autre – compromis entre la cohérence thématique et la juxtaposition guidée par le seul plaisir, par une façon parfois mystérieuse qu'ont deux Propos de se rejoindre, alors qu'ils ont toujours jusqu'ici vécu de leur vie propre, ou de leur proximité (chronologique) à d'autres. La leçon est au fond aussi politique que littéraire. Comme aurait dit Proudhon, ce maître méconnu d'Alain, il n'est d'ordre véritable que par la liberté. Et l'on pourrait dire des Propos ce qu'Alain nous dit des hommes :

Dès que la chose étrangère, aussi bien un homme, nous découvre sa loi propre, selon laquelle il gravite, nous voilà à notre travail d'homme ; mais dès qu'un être nous promet bienveillance, nous voilà privés de connaissance, et sans autre ressource que d'espérer. Les êtres sont bien plus beaux et plus amis derrière leurs volets et en leur riche existence qu'en ces présages et reflets. J'ai remarqué que les hommes énergiques aiment les différences et variétés. La paix est entre les forces ¹.

Il y a donc un genre d'ordre, et en même temps un genre de sérieux, dont les *Propos sur le bonheur* se détournent de manière souvent provocante, non sans humour, avec une désinvolture résolue, en particulier dans l'usage des références. Voyez le Propos 36, daté de 1913 : « C'est La Bruyère, je crois, qui a dit qu'il y a de bons mariages, mais qu'il n'y en a point d'excellents » (p. 119). Belle ouverture, mais tout est faux ici : ce n'est pas La Bruyère, c'est La Rochefoucauld ; ce n'est pas le bon texte, et le sens même de la citation s'en trouve altéré. Alain bien évidemment a rectifié pour lui-même par la suite. Mais jamais il ne corrige. Et quelle importance ? Relever « l'entrefilet au niveau de la métaphysique » ne consiste pas à parler du présent en faisant

1. Propos 26, p. 100.

référence à de grands philosophes, comme si évoquer Hegel suffisait à relever la pensée. Cela ne consiste pas non plus à se mettre avec rigueur à l'école des auteurs classiques. Il s'agit de partager ce moment où l'homme forme une pensée, et prend conscience que par cet effort il donne forme au monde. Dans ce *Propos* 36, il s'agit de nouer, ou plutôt d'essayer de sentir comment peuvent se nouer l'idée de bonheur, l'idée de volonté, la question de l'amour et plus précisément de l'amour juré, qui revient au bonheur juré, tout cela dans un appel en chacun à l'expérience de la difficile et belle fidélité à l'autre. Et cela même est proposé au lecteur, et non imposé comme un prêt à penser. La référence philosophique ne fait pas autorité, elle s'énonce comme un mystère, comme la trace d'un effort dont Alain s'est nourri, et dont le lecteur se saisira comme il voudra. Qu'il aille donc chercher, derrière la mention du « philosophe assez obscur » du *Propos* 23 (p. 92), un passage précis de Hegel, s'il le souhaite ; il faudra vraiment qu'il le veuille, car on ne lui dit rien de plus. On nous pardonnera d'avoir indiqué parfois où rejoindre ce Hegel-là.

De la même façon, les fausses citations abondent, qu'Alain ne prétendait pas exactes, mais qui consistent parfois chez lui en une reformulation resserrée de ce qu'il retient comme leçon d'un auteur. Alain est sans doute à ce titre le responsable de la rumeur qui attribue à Spinoza la formule : « L'homme n'a pas besoin de la perfection du cheval » (p. 106). Et l'on ne peut savoir, sans retour attentif, ce qui relève de l'exactitude érudite – toujours bien présente en arrière-plan – et ce qui relève du libre usage des pensées qui ont nourri l'auteur des *Propos*. Alain s'inscrit-il dans une tradition nette ? Assurément le recueil fait une large place à la leçon des Stoïciens¹.

1. Cf. *Propos* 3, 6, 20, 53, 55, 56, 66, 70, 91. Les références à Descartes renvoient également à ses pensées morales, fondamentalement stoïciennes.

Encore Alain s'en démarque-t-il, non pour la récuser, mais pour indiquer que son propos est plus modeste. Comme l'indique la dédicace de 1925 : « Les vrais malheurs, je n'en ai rien écrit ; et pourtant je crois qu'on y ajoute encore par l'humeur » (p. 41). Au lecteur, encore une fois, de pousser encore plus loin la gymnastique des Propos par la lecture des *Entretiens* d'Épictète – s'il le souhaite ! On ne trouvera pas ici les exhortations les plus sévères du Stoïcisme, comme le célèbre passage du *Manuel* d'Épictète : « Sur quoi que ce soit, ne dis jamais : J'ai perdu cela ; mais : Je l'ai rendu. Ton fils est mort ? tu l'as rendu. Ta femme est morte ? tu l'as rendue » (*Manuel*, 11). Alain n'invite pas à se confronter à de tels exercices, comme il n'incite pas à parcourir les « chemins difficiles » de Spinoza (Propos 4, p. 53). Mais il en rappelle l'existence, parce que lui sait bien quel trésor on peut en rapporter, pourvu qu'on s'y risque. La parenté avec les Stoïciens ne touche d'ailleurs pas seulement aux concepts, elle concerne aussi cette gymnastique quotidienne, cette dimension d'exercice spirituel qui caractérise les textes d'Épictète et de Marc-Aurèle, et aussi un certain ton, un choix des images ou des situations, aussi familières qu'universelles. Alain d'ailleurs ne prend pas parti. Il ne se prive pas de dire que parfois la « solution » épicurienne peut être mieux adaptée à certains que le message volontariste des Stoïciens :

À ceux qui ne peuvent s'endormir, je dis volontiers : faites chat crevé. Maintenant, si l'on ne peut descendre à cet état animal, qui est le vrai de la vertu épicurienne, alors il faut s'éveiller fortement, et bondir, en quelque sorte, jusqu'à la vertu stoïcienne ; car elles sont bonnes l'une et l'autre, et c'est l'entre-deux qui ne vaut rien¹.

1. Propos 66, p. 179.

Cela rappelle une célèbre lettre de Descartes à Élisabeth, plus radicale encore, du 6 octobre 1645 :

Si je pensais que le souverain bien fût la joie, je ne douterais point qu'on ne dût tâcher de se rendre joyeux, à quelque prix que ce pût être, et j'approuverais la brutalité de ceux qui noient leurs déplaisirs dans le vin ou s'étourdissent avec du pétun. Mais je distingue entre le souverain bien, qui consiste en l'exercice de la vertu, ou (ce qui est le même), en la possession de tous les biens, dont l'acquisition dépend de notre libre arbitre, et la satisfaction d'esprit qui suit de cette acquisition. [...] Ainsi je n'approuve point qu'on tâche à se tromper, en se repaissant de fausses imaginations ; car tout le plaisir qui en revient ne peut toucher que la superficie de l'âme, laquelle sent cependant une amertume intérieure, en s'apercevant qu'ils sont faux.

Si l'on devait en effet placer les *Propos sur le bonheur* sous un haut patronage, ce serait assurément sous celui de Descartes. À Descartes, et sans avertir, Alain emprunte l'usage du mot « passion », qui renvoie premièrement au retentissement dans l'âme des mouvements inaperçus du corps, et à l'idée de *passivité*, de *subi*, que le terme latin de *patior* implique. En ce sens, les termes de passion et d'émotion pourraient sembler proches, ce qui serait à nouveau contre l'usage ; mais Alain précise que si la passion est du corps, elle est aussi *de l'âme* en un sens paradoxalement actif : car la passion est *mimique*, non seulement prolongée, mais consentie, voire pensée, assumée. Ici on est plus proche de Kant, qu'Alain n'invoque jamais dans ce contexte ¹. Il y a donc

1. « Les passions – par le fait qu'elles peuvent se concilier avec la réflexion la plus tranquille et ne doivent pas être inconsidérées comme l'émotion, qu'elles ne sont ni impétueuses ni passagères, mais qu'elles peuvent s'enraciner et se concilier avec le raisonnement – portent la plus grande atteinte à la liberté, et si l'émotion est une ivresse, la passion est une maladie, qui résiste à tous les moyens thérapeutiques,

bien une sorte de volonté dans nos passions. Dans le vertige, le corps mime la chute ; mais le vertige n'est pas passion, dans la mesure où le sujet ne s'identifie pas à ce personnage jouant la chute. L'amoureux éconduit, lui, nourrit sa tristesse de pensée, et « se fouette lui-même de tout son cœur ». Mais Alain ne qualifiera pas pour autant de *volontaire* un tel consentement à l'émotion. De même le terme de *caractère* ne renverra qu'à la folie de l'humeur jurée, et non à l'autre sens du mot, qui désigne en français, précisément, la faculté chez un homme de se résister à soi-même, de ne pas « [suivre] son personnage » (Propos 30, p. 109). Au premier sens, chacun a (ou croit avoir) un caractère, mais tous n'ont pas « du caractère », etc. À Descartes encore, Alain emprunte l'usage très particulier du mot de « générosité », laquelle consiste pour l'homme :

[...] seulement partie en ce qu'il connaît qu'il n'y a rien qui véritablement lui appartienne que cette libre disposition de ses volontés, ni pourquoi il doit être loué ou blâmé sinon pour ce qu'il en use bien ou mal, et partie en ce qu'il sent

et qui est pire que tous ces mouvements passagers de l'âme, qui du moins excitent la résolution de l'améliorer, tandis que la passion est un enchantement qui exclut l'amélioration morale. [...] L'émotion ne porte qu'une atteinte momentanée à la liberté et à l'empire de soi. La passion l'abandonne et trouve son plaisir et son contentement dans le sentiment de la servitude. Et, comme la raison ne cesse cependant pas de faire appel à la liberté interne, l'infortuné soupire dans ses fers, sans toutefois pouvoir les briser, parce qu'ils se sont pour ainsi dire soudés avec ses membres. » Kant, *Anthropologie d'un point de vue pragmatique*, § 81 (trad. Michel Foucault, librairie Vrin, 1994). Il est vrai qu'Alain ne connaissait probablement pas ce texte, que Foucault semble avoir traduit pour la première fois en français en 1964. Mais c'est un fait que mise à part l'évocation de l'amour (Propos 76), d'ailleurs placée sous le patronage de Descartes, il est rare qu'Alain accorde, comme Descartes le fait, une positivité aux passions, ou plutôt qu'il nomme *passion* ce qui relève d'une certaine positivité.

en soi-même une ferme et constante résolution d'en bien user, c'est-à-dire de ne manquer jamais de volonté pour entreprendre et exécuter toutes les choses qu'il jugera être les meilleures. Ce qui est suivre parfaitement la vertu ¹.

« Vertu » qu'il faut entendre à son tour dans son double sens de *puissance* (Propos 46, 47 et 88, 89) et d'*excellence propre* (l'*aretè* des Grecs, de la même racine qu'*aristos*, l'excellent). Au reste, les deux sens se rejoignent. « Tout homme n'est pas Goethe, il est vrai ; mais tout homme est soi » (Propos 29, p. 106). De même que, selon le mot présumé de Spinoza, « l'homme n'a pas besoin de la perfection du cheval », aucun homme n'a besoin de la perfection de l'autre, mais de déployer la sienne propre, à savoir ses propres puissances, et sera couronné par le plaisir d'être soi. Autant dire que la fidélité revendiquée à Descartes ne revient pas à dire qu'on trouvera chez Descartes les idées que développe Alain, ni que l'on puisse déduire le vocabulaire d'Alain du vocabulaire de Descartes. Concernant son « cartésianisme » même, Alain a d'ailleurs consenti à dire, non sans malice, qu'il était à la fois méthodique et hyperbolique : « Par précaution de méthode, je poserais d'abord la sévère idée de Descartes... » (Propos du 8 mai 1923). C'est de là que la pensée s'élance, ce n'est pas une doctrine à laquelle on s'arrête. Il en est des philosophes et de leur vocabulaire comme il en est de tout homme, et d'ailleurs de tout être vivant, à l'égard de ce qui le nourrit :

Comme un chien, de la poule qu'il mange, fait de la viande de chien et de la graisse de chien, ainsi l'individu digère l'événement. Cette constance à vouloir, qui est propre aux natures fortes, finit toujours par trouver passage, dans le

1. Descartes, *Passions de l'âme*, art. 153.

changement de toutes choses, où il y a de tout. Le propre de l'homme fort est de marquer toutes choses de son sceau ¹.

En invoquant, ou en suivant sans les nommer les philosophes, Alain ne fait que reprendre, comme Descartes lui-même dans le *Discours de la méthode*², certains des chemins, des entretiens, des compagnonnages qui ont nourri son propre effort de pensée. Et la vraie fidélité à un auteur consiste sans doute à refaire pour sa part le chemin qu'il nous indique avoir parcouru, et donc à courir le risque de l'infidélité littéraire.

Ce qui est vrai des auteurs est tout aussi vrai du rapport d'Alain au langage. Alain dit souvent suivre le langage ordinaire au plus près, mais il ne se prive pas de le malmener, et parfois de façon apparemment contradictoire. Il exige un jour fermement qu'on remplace « plaisir » par « bonheur » (Propos 42, p. 132), pour un autre jour (Propos 47, p. 143) traduire sans discussion la belle formule d'Aristote : « Les plaisirs sont les signes des puissances », formule à laquelle il aurait pu opposer la même objection. Bien au contraire, il enchaîne : « Cette parole retentit par la perfection des termes » (p. 143). Aucun « vocabulaire » d'Alain ne donnera une idée de ce mouvement de reprise indéfinie du langage, mouvement dans lequel, à tout moment, un mot peut prendre le sens qui lui redonne vie et puissance de former une pensée neuve.

Il faut tout de même, à titre d'exemple particulièrement célèbre, indiquer le traitement qu'Alain réserve au

1. Propos 29, p. 105.

2. Descartes, *Discours de la méthode*, I : « Je pense avoir eu beaucoup d'heur de m'être rencontré dès ma jeunesse en certains chemins qui m'ont conduit à des considérations et des maximes dont j'ai formé une méthode, par laquelle il me semble que j'ai moyen d'augmenter par degrés ma connaissance, et de l'élever peu à peu au plus haut point auquel la médiocrité de mon esprit et la courte durée de ma vie lui pourront permettre d'atteindre... »

terme d'*imagination*. Les principaux ouvrages écrits pendant la Grande Guerre, les *81 chapitres sur l'esprit et les passions*, rebaptisés bien plus tard *Éléments de philosophie* ; le *Système des Beaux-Arts* ; *De quelques-unes des causes réelles de la guerre entre nations civilisées*, qui constitue la première version de *Mars ou la guerre jugée*, s'ouvrent tous sur un travail consacré à l'imagination. Et toujours il s'agit de reléguer au second plan la relation de l'imagination à l'image. L'imagination n'est pas d'abord *représentation*, mais mouvement du corps, réveil désordonné de l'animal, et souvent pour le malheur du corps. Car ce corps, qui s'éveille en panique à ce qu'il ne perçoit pas encore rigoureusement, engendre bien une perception fautive, une « imagination » en un second sens : ainsi, au quasi-réveil, le dormeur formera le demi-rêve de l'incendie parce que le soleil joue avec le rouge de ses rideaux, comme le voyageur verra le monstre escalader la colline avant de comprendre qu'il ne s'agit que d'une araignée sur la vitre du train. Le corps est toujours d'abord en alarme, ensuite pacifié par la perception juste. L'image exprime donc le désordre du corps, elle n'en est pas la cause. Et cette puissance du corps à produire l'image délirante par son mouvement non encore réglé, c'est l'imagination même. Cette vie réactive a sa loi, qui est l'irritation¹. Est-elle *du corps* à proprement parler ? On a vu que non, ou du moins qu'elle n'était pas *que* du corps. « Les animaux aussi se grattent, et jusqu'à se nuire à eux-mêmes ; mais c'est un dangereux privilège de l'homme que de pouvoir, si j'ose dire, se gratter par la seule pensée, et directement, par ses passions, exciter son cœur et pousser les ondes du sang ici et là » (Propos 12, p. 69). Même quand on dit (et il importe, en un sens, de le dire) que l'imagination est *du corps*, qu'entend-on par là ? 20 octobre 1931 :

1. Voir les Propos 1, 2, 10, 12, 20, 69, 71...

Sûrement il y a quelque chose de mécanique dans l'esprit, ou, si l'on veut, d'animal et d'aveugle, comme nous voyons l'instinct. [...] Polichinelle, dans *Liluli*, dit bien au jeune enthousiaste, qui veut être tout âme : « Méfie-toi de l'âme ; c'est une bête comme une autre. » Il faut risquer son âme, si on veut la sauver. Et, bref, l'esprit n'est pas une machine bien montée. Dès qu'il est machine, il est plus bête qu'une bête.

Ainsi la réflexion insistante sur l'imagination nous oriente-t-elle, en suivant un vocabulaire qui n'est que provisoirement et en apparence dualiste, vers la perception, la pensée, l'acceptation de la difficile articulation, en chacun, de la forme humaine et de l'animal humain.

Le terme même de « bonheur » n'échappe évidemment pas à cette tension – tension toujours heureuse, car il suffit de « s'entendre » – entre une fidélité revendiquée au langage commun et une certaine exigence de rectification conceptuelle. Le langage conserve, même si nous l'oublions souvent, une association de l'idée de bonheur avec l'idée de hasard : c'est en ce sens que l'on dit de quelqu'un qu'il est « heureux au jeu » : non pas en ce sens qu'il est heureux de jouer, mais en ce sens qu'il gagne lorsqu'il joue, même s'il s'ennuie. Alain reprend ce lien, mais à sa manière. Il y a assurément de l'imprévisible dans une certaine forme de bonheur, en particulier dans le bonheur d'écriture. Mais le plus important, dans ce bonheur d'écriture que l'auteur rencontre *comme malgré lui*, c'est qu'il n'y rencontre que la perfection de son propre geste, donc de son propre travail, qui est tout sauf laissé au hasard, tout sauf involontaire, tout sauf imprévisible. De même, et de façon plus décisive, le langage commun nous incite à penser le bonheur comme le retentissement sensible, en quelque sorte, de l'activité. Mais Alain refuse de distinguer « agir » et « jouir d'agir ». Il prend comme thème récurrent la peine voulue, celle